

est trop lié à ceux que j'en tiens pour que je puisse l'en séparer. Ainsi je me tairai sur cet article. Mais ces secrets, qui jamais ne sont sortis ni ne sortiront de ma bouche ni de ma plume, ont été sus de trop de gens pour pouvoir être ignorés dans tous les entours de madame d'Épinay.

Instruit du vrai motif de ce voyage, j'aurois reconnu la secrète impulsion d'une main ennemie dans la tentative de m'y faire le chaperon de madame d'Épinay; mais elle avoit si peu insisté, que je persistai à ne point regarder cette tentative comme sérieuse, et je ris seulement du beau personnage que j'aurois fait là, si j'eusse eu la sottise de m'en charger. Au reste, elle gagna beaucoup à mon refus, car elle vint à bout d'engager son mari même à l'accompagner.

Quelques jours après je reçus de Diderot le billet que je vais transcrire. Ce billet, seulement plié en deux et de manière que tout le dedans se lisoit sans peine, me fut adressé chez madame d'Épinay, et recommandé à M. de Linant, le gouverneur du fils et le confident de la mère.

BILLET DE DIDEROT.

(Liasse A, n° 52.)

« Je suis fait pour vous aimer, et pour vous donner du chagrin. J'apprends que madame d'Épinay va à Genève, et je n'entends point

» dire que vous l'accompagniez. Mon ami, content de madame d'Épinay, il faut partir avec elle; mécontent, il faut partir beaucoup plus vite. Êtes-vous surchargé du poids des obligations que vous lui avez: voilà une occasion de vous acquitter en partie et de vous soulager. Trouverez-vous une autre occasion dans votre vie de lui témoigner votre reconnaissance? Elle va dans un pays où elle sera comme tombee des nues. Elle est malade; elle aura besoin d'amusement et de distraction. L'hiver! voyez, mon ami. L'objection de votre santé peut être beaucoup plus forte que je ne la crois. Mais êtes-vous plus mal aujourd'hui que vous ne l'étiez il y a un mois, et que vous ne le serez au commencement du printemps? Ferez-vous dans trois mois d'ici le voyage plus commodément qu'aujourd'hui? Pour moi, je vous avoue que, si je ne pouvois supporter la chaise, je prendrois un bâton et je la suivrois. Et puis ne craignez-vous point qu'on ne mésinterprète votre conduite? On vous soupçonnera ou d'ingratitude ou d'un autre motif secret. Je sais bien que, quoi que vous fassiez, vous aurez toujours pour vous le témoignage de votre conscience: mais ce témoignage suffit-il seul? et est-il permis de négliger jusqu'à certain point celui des autres hommes? Au reste, mon ami, c'est pour m'acquitter avec vous et avec moi que je vous écris ce billet. S'il vous déplaît, jetez-le au feu,

» et qu'il n'en soit non plus question que s'il
 » n'eût jamais été écrit. Je vous salue, vous
 » aime, et vous embrasse. »

Le tremblement de colère, l'éblouissement qui me gagnoient en lisant ce billet, et qui me permirent à peine de l'achever, ne m'empêchèrent pas de remarquer l'adresse avec laquelle Diderot y affectoit un ton plus doux, plus caressant, plus honnête, que dans toutes ses autres lettres, dans lesquelles il me traitoit tout au plus de mon cher, sans avoir presque jamais daigné m'y donner le nom d'ami. Je vis aisément le ricochet par lequel me venoit ce billet, dont la suscription, la forme et la marche, dévoiloient, même assez maladroitement, le désir : car nous nous écrivions ordinairement par la poste ou par le messager de Montmorency, et ce fut la première fois qu'il se servit de cette voie-là.

Quand le premier transport de mon indignation me permit d'écrire, je lui traçai précipitamment la réponse suivante, que je portai sur-le-champ de l'Ermitage où j'étois pour lors, à la Chevrette, pour la montrer à madame d'Épinay, à qui, dans mon avengle colère, je la voulus lire moi-même, ainsi que le billet de Diderot.

« Mon cher ami, vous ne pouvez savoir ni la
 » force des obligations que je puis avoir à ma-
 » dame d'Épinay, ni jusqu'à quel point elles me

» tient, ni si elle a réellement besoin de moi
 » dans son voyage, ni si elle désire que je l'ac-
 » compagne, ni s'il m'est possible de le faire,
 » ni les raisons que je puis avoir de m'en abste-
 » nir. Je ne refuse pas de discuter avec vous à
 » loisir tous ces points; mais, en attendant,
 » convenez que me prescrire si affirmativement
 » ce que je dois faire, sans vous être mis en
 » état d'en juger, c'est, mon cher philosophe,
 » opiner en franc étourdi. Ce que je vois de pis
 » à cela, est que votre avis ne vient pas de
 » vous. Outre que je suis peu d'humeur à me
 » laisser mener sous votre nom par le tiers et
 » le quart, je trouve à ces ricochets certains
 » détours qui ne vont pas à votre franchise, et
 » dont vous ferez bien, pour vous et pour moi,
 » de vous abstenir désormais.

» Vous craignez qu'on n'interprète pas bien
 » ma conduite; mais je défie un cœur comme le
 » vôtre d'oser mal penser du mien. D'autres
 » peut-être parleroient mieux de moi si je leur
 » ressemblois davantage. Que Dieu me pré-
 » serve de me faire approuver d'eux! Que les
 » méchants m'épient et m'interprètent, Rous-
 » seau n'est pas fait pour les craindre, ni Dide-
 » rot pour les écouter.

» Si votre billet m'a déplu, vous voulez que
 » je le jette au feu, et qu'il n'en soit plus ques-
 » tion. Pensez-vous qu'on oublie ainsi ce qui
 » vient de vous? Mon cher, vous faites aussi
 » bon marché de mes larmes dans les peines

» que vous me donnez, que de ma vie et de ma
 » santé dans les soins que vous m'exhortez à
 » prendre. Si vous pouviez vous corriger de
 » cela, votre amitié m'en seroit plus douce, et
 » j'en deviendrois moins à plaindre. »

En entrant dans la chambre de madame d'Épinay, je trouvai Grimm avec elle, et j'en fus charmé. Je leur lus à haute et claire voix mes deux lettres, avec une intrépidité dont je ne me serois pas cru capable, et j'y ajoutai en finissant quelques discours qui ne les démentoient pas. A cette audace, inattendue dans un homme ordinairement si craintif, je les vis l'un et l'autre atterrés, abasourdis, ne répondant pas un mot; je vis surtout cet homme arrogant baisser les yeux à terre, et n'oser soutenir les étincelles de mes regards : mais, dans le même instant, au fond de son cœur, il juroit ma perte, et je suis sûr qu'ils la concertèrent avant de se séparer.

Ce fut à peu près dans ce temps-là que je reçus enfin, par madame d'Houdetot, la réponse de Saint-Lambert (liasse A, n° 57), datée encore de Wolfenbutel, peu de jours après son accident, à ma lettre qui avoit tardé long-temps en route. Cette réponse m'apporta des consolations, dont j'avois grand besoin dans ce moment-là, par les témoignages d'estime et d'amitié dont elle étoit pleine, et qui me donnèrent le courage et la force de les mériter. Dès ce moment je fis mon devoir; mais il est constant

que, si Saint-Lambert se fût trouvé moins sensé, moins généreux, moins honnête homme, j'étois perdu sans retour.

La saison devenoit mauvaise, et l'on commençoit à quitter la campagne. Madame d'Houdetot me marqua le jour où elle comptoit venir faire ses adieux à la vallée, et me donna rendez-vous à Eaubonne. Ce jour se trouva par hasard le même où madame d'Épinay quittoit la Chevette pour aller à Paris achever les préparatifs de son voyage. Heureusement elle partit le matin, et j'eus le temps encore, en la quittant, d'aller dîner avec sa belle-sœur. J'avois la lettre de Saint-Lambert dans ma poche; je la relus plusieurs fois en marchant. Cette lettre me servit d'épave contre ma foiblesse. Je fis et je tins la résolution de ne voir plus en madame d'Houdetot que mon amie et la maîtresse de mon ami; et je passai tête-à-tête avec elle quatre ou cinq heures dans un calme délicieux, préférable infiniment, même quant à la jouissance, à ces accès de fièvre ardente que, jusque alors, j'avois eus auprès d'elle. Comme elle savoit trop que mon cœur n'étoit pas changé, elle fut sensible aux efforts que j'avois faits pour me vaincre, elle m'en estima davantage, et j'eus le plaisir de voir que son amitié pour moi n'étoit point éteinte. Elle m'annonça le prochain retour de Saint-Lambert, qui, quoique assez bien rétabli de son attaque, n'étoit plus en état de soutenir les fatigues de la guerre, et quittoit le service

pour revenir vivre paisiblement auprès d'elle. Nous formâmes le projet charmant d'une étroite société entre nous trois ; et nous pouvions espérer que l'exécution de ce projet seroit durable, vu que tous les sentiments qui peuvent unir des cœurs sensibles et droits en faisoient la base, et que nous rassemblions d'ailleurs à nous trois assez de talents et de connoissances pour nous suffire à nous-mêmes, et n'avoir besoin d'aucun supplément étranger. Hélas ! en me livrant à l'espérance d'une si douce vie, je ne songeois guère à celle qui m'attendoit.

Nous parlâmes ensuite de ma situation présente avec madame d'Épinay. Je lui montrai la lettre de Diderot avec ma réponse ; je lui détaillai tout ce qui s'étoit passé à ce sujet, et je lui déclarai la résolution où j'étois de quitter l'Ermitage. Elle s'y opposa vivement, et par des raisons toutes puissantes sur mon cœur. Elle me témoigna combien elle auroit désiré que j'eusse fait le voyage de Genève, prévoyant qu'on ne manqueroit pas de la compromettre dans mon refus ; ce que la lettre de Diderot sembloit annoncer d'avance. Cependant, comme elle savoit mes raisons aussi-bien que moi-même, elle n'insista pas sur cet article, mais elle me conjura d'éviter tout éclat, à quelque prix que ce pût être, et de pallier mon refus de raisons assez plausibles pour éloigner l'injuste soupçon qu'elle pût y avoir part. Je lui dis qu'elle ne m'imposoit pas une tâche aisée ; mais que, résolu d'ex-

pier mes torts au prix même de ma réputation, je voulois donner la préférence à la sienne en tout ce que l'honneur me permettroit d'endurer. On connoitra bientôt si j'ai su remplir cet engagement.

Je le puis jurer, loin que ma passion malheureuse eût rien perdu de sa force, je n'aimai jamais ma Sophie aussi vivement, aussi tendrement que je fis ce jour-là. Mais telle fut l'impression que firent sur moi la lettre de Saint-Lambert, le sentiment du devoir, et l'horreur de la perfidie, que, durant toute cette entrevue, mes sens me laissèrent pleinement en paix auprès d'elle, et que je ne fus pas même tenté de lui baiser la main. En partant, elle m'embrassa devant ses gens. Ce baiser, si différent de ceux que je lui avois dérobés quelquefois sous les feuillages, me fut garant que j'avois repris l'empire de moi-même : je suis presque assuré que, si mon cœur avoit eu le temps de se raffermir dans le calme, il ne me falloit pas trois mois pour être guéri radicalement.

Ici finissent mes liaisons personnelles avec madame d'Houdetot, liaisons dont chacun a pu juger sur les apparences, selon les dispositions de son propre cœur, mais dans lesquelles la passion que m'inspira cette aimable femme, passion la plus vive peut-être qu'aucun homme ait jamais sentie, s'honorera toujours entre le ciel et nous des rares et pénibles sacrifices faits par tous deux au devoir, à l'honneur, à

l'amour et à l'amitié. Nous nous étions trop élevés, j'ose le dire, aux yeux l'un de l'autre, pour pouvoir nous avilir aisément. Il faudroit être indigne de toute estime pour se résoudre à en perdre une de si haut prix; et l'énergie même des sentiments qui pouvoient nous rendre coupables fut ce qui nous empêcha de le devenir.

C'est ainsi qu'après une si longue amitié pour l'une de ces deux femmes, et un si vif amour pour l'autre, je leur fis séparément mes adieux en un même jour, à l'une, pour ne la revoir de ma vie; à l'autre, pour ne la plus voir que deux fois dans les occasions qui je dirai ci-après.

Après leur départ, je me trouvai dans un grand embarras pour remplir tant de devoirs pressants et contradictoires, suites de mes imprudences. Si j'eusse été dans mon état naturel, après la proposition et le refus de ce voyage de Genève, je n'avois qu'à rester tranquille, et tout étoit dit. Mais j'en avois sottement fait une affaire qui ne pouvoit rester dans l'état où elle étoit, et je ne pouvois me dispenser de toute ultérieure explication qu'en quittant l'Ermitage; ce que je venois de promettre à madame d'Houdetot de ne pas faire, au moins pour le moment présent. De plus, elle avoit exigé que j'excusasse, auprès de mes soi-disant amis, le refus de ce voyage, afin qu'on ne lui imputât pas ce refus. Cependant je n'en pouvois alléguer la véritable cause sans outrager madame d'Épi-

nay, à qui je devois certainement de la reconnaissance après tout ce qu'elle avoit fait pour moi. Tout bien considéré, je me trouvai dans la dure mais indispensable alternative de manquer à madame d'Épinay, à madame d'Houdetot, ou à moi-même; et je pris le dernier parti. Je le pris hautement, pleinement, sans tergiverser, et avec une générosité digne assurément de laver les fautes qui m'avoient réduit à cette extrémité. Ce sacrifice, dont mes ennemis ont su tirer parti, et qu'ils attendoient peut-être, a fait la ruine de ma réputation et m'a ôté par leurs soins l'estime publique; mais il m'a rendu la mienne, et m'a consolé dans mes malheurs. Ce n'est pas la dernière fois, comme on verra, que j'ai fait de pareils sacrifices, ni la dernière aussi qu'on s'en est prévalu pour m'accabler.

Grimm étoit le seul qui parût n'avoir pris aucune part dans cette affaire; ce fut à lui que je résolus de m'adresser. Je lui écrivis une longue lettre, dans laquelle j'exposai le ridicule de vouloir me faire un devoir de ce voyage de Genève, l'inutilité, l'embarras même dont j'y aurois été à madame d'Épinay, et les inconvénients qui en auroient résulté pour moi-même. Je ne résistai pas dans cette lettre à la tentation de lui laisser entrevoir que j'étois instruit, et qu'il me paroissoit singulier qu'on prétendît que c'étoit à moi de faire ce voyage, tandis que lui-même s'en dispensoit, et qu'on ne faisoit pas

mention de lui. Cette lettre, où, faute de pouvoir dire nettement mes raisons, je fus forcé de battre souvent la campagne, m'auroit donné dans le public l'apparence de bien des torts; mais elle étoit un exemple de retenue et de discrétion pour les gens qui, comme Grimm, étoient au fait des choses que j'y taisois, et qui justifioient pleinement ma conduite. Je ne craignis pas même de mettre un préjugé de plus contre moi, en prêtant l'avis de Diderot à mes autres amis, pour insinuer que madame d'Houdetot avoit pensé de même, comme il étoit vrai; et taisant que, sur mes raisons, elle avoit changé d'avis, je ne pouvois mieux la disculper du soupçon de conniver avec moi, qu'en paroissant sur ce point mécontent d'elle.

Cette lettre finissoit par un acte de confiance dont tout autre homme auroit été touché; car, exhortant Grimm à peser mes raisons et à me marquer après cela son avis, je lui marquois que cet avis seroit suivi, quel qu'il pût être; et c'étoit mon intention, eût-il même opiné pour mon départ; car M. d'Épinay s'étant fait le conducteur de sa femme dans ce voyage, le mien prenoit alors un coup d'œil tout différent: au lieu que c'étoit moi d'abord qu'on voulut charger de cet emploi, et qu'il ne fut question de lui qu'après mon refus.

La réponse de Grimm se fit attendre; elle fut singulière; je vais la transcrire ici. (Voyez liasse A, n° 59.)

« Le départ de madame d'Épinay est reculé,
 » son fils est malade, il faut attendre qu'il soit
 » rétabli. Je réverai à votre lettre. Tenez-vous
 » tranquille à votre Ermitage. Je vous ferai pas-
 » ser mon avis à temps. Comme elle ne partira
 » sûrement pas de quelques jours, rien ne presse.
 » En attendant, si vous le jugez à propos, vous
 » pouvez lui faire vos offres, quoique cela me
 » paroisse encore assez égal. Car, connoissant
 » votre position aussi bien que vous-même, je
 » ne doute point qu'elle ne réponde à vos offres
 » comme elle doit; et tout ce que je vois à gagner
 » à cela, c'est que vous pourrez dire à ceux qui
 » vous pressent, que si vous n'avez pas été, ce
 » n'est pas faute de vous être offert. Au reste, je
 » ne vois pas pourquoi vous voulez absolument
 » que le philosophe soit le porte-voix de tout le
 » monde, et, parce que son avis est que vous
 » partiez, pourquoi vous imaginez que tous vos
 » amis prétendent la même chose. Si vous écrivez
 » à madame d'Épinay, sa réponse peut vous
 » servir de réplique à tous ces amis, puisqu'il
 » vous tient tant au cœur de leur répliquer.
 » Adieu; je salue madame Le Vasseur et le Cri-
 » minel (1). »

(1) M. Le Vasseur, que sa femme menoit un peu rudement, l'appeloit le *Lieutenant criminel*. M. Grimm donnoit, par plaisanterie, le même nom à la fille; et, pour abrégé, il lui plut ensuite d'en retrancher le premier mot.

Frappé d'étonnement en lisant cette lettre, je cherchois avec inquiétude ce qu'elle pouvoit signifier, et je ne trouvois rien. Comment ! au lieu de me répondre avec simplicité sur la mienne, il prend du temps pour y rêver, comme si celui qu'il avoit déjà pris ne lui avoit pas suffi. Il m'avertit même de la suspension dans laquelle il veut me tenir, comme s'il s'agissoit d'un problème profond à résoudre, ou comme s'il importoit à ses vus de m'ôter tout moyen de pénétrer son sentiment jusqu'au moment qu'il voudroit me le déclarer. Que signifient donc ces précautions, ces retardements, ce mystère ? Est-ce ainsi qu'on répond à la confiance ? Cette allure est-elle celle de la droiture et de la bonne foi ? Je cherchois en vain quelque interprétation favorable à cette conduite ; je n'en trouvois point. Quel que fût son dessein, s'il m'étoit contraire, sa position en facilitoit l'exécution, sans que, par la mienne, il me fût possible d'y mettre obstacle. En faveur dans la maison d'un grand prince, répandu dans le monde, donnant le ton à nos communes sociétés, dont il étoit l'oracle, il pouvoit, avec son adresse ordinaire, disposer à son aise toutes ses machines ; et moi, seul dans mon Ermitage, loin de tout, sans avis de personne, sans aucune communication, je n'avois d'autre parti que d'attendre et rester en paix ; c'est ce que je fis : seulement j'écrivis à madame d'Épinay, sur la maladie de son fils, une lettre aussi honnête qu'elle pouvoit l'être,

mais où je ne donnai pas dans le piège grossier de lui offrir de partir avec elle.

Après des siècles d'attente dans la cruelle incertitude où cet homme barbare m'avoit plongé, j'appris, au bout de huit ou dix jours, que madame d'Épinay étoit partie ; et je reçus de lui une seconde lettre. Elle n'étoit que de sept à huit lignes, que je n'achevai pas de lire... C'étoit une rupture, mais dans des termes tels que la plus infernale haine les peut dicter, et qui même devenoient bêtes à force de vouloir être offensants. Il me défendoit sa présence comme il m'auroit défendu ses états. Il ne manquoit à sa lettre, pour faire rire, que d'être lue avec plus de sang-froid. Sans la transcrire, sans même en achever la lecture, je la lui renvoyai sur-le-champ avec celle-ci :

« Je me refusois à ma juste désiance : j'achève » trop tard de vous connoître.

» Voilà donc la lettre que vous vous êtes » donné le loisir de méditer ! je vous la renvoie ; » elle n'est pas pour moi. Vous pouvez me haïr » ouvertement et montrer la mienne à toute la » terre ; ce sera de votre part une fausseté de » moins. »

Ce que je lui disois, qu'il pouvoit montrer ma précédente lettre, se rapportoit à un article de la sienne, sur lequel on pourra juger de la profonde adresse qu'il mit à toute cette affaire.

J'ai dit que, pour gens qui n'étoient pas au

fait, ma lettre pouvoit donner sur moi bien des prises. Il le vit avec joie; mais comment se prévaloir de cet avantage sans se compromettre? En montrant cette lettre, il s'exposoit au reproche d'abuser de la confiance de son ami.

Pour sortir de cet embarras, il imagina de rompre avec moi de la façon la plus piquante qu'il fût possible, et de me faire valoir dans sa lettre la grâce qu'il me faisoit de ne pas montrer la mienné. Il étoit bien sûr que, dans l'indignation de ma colère, je me refuserois à sa feinte discrétion, et lui permettrois de montrer ma lettre à tout le monde; c'étoit précisément ce qu'il vouloit, et tout arriva comme il l'avoit arrangé. Il fit courir ma lettre dans tout Paris, avec des commentaires de sa façon, qui pourtant n'eurent pas tout le succès qu'il s'en étoit promis. On ne trouva pas que la permission de montrer ma lettre, qu'il avoit su m'extorquer, l'exemptât du blâme de m'avoir si légèrement pris au mot pour me nuire. On demandoit toujours quels torts personnels j'avois avec lui pour autoriser une si violente haine. Enfin l'on trouvoit que, quand j'aurois eu de tels torts qui l'auroient obligé de rompre, l'amitié, même éteinte, avoit encore des droits qu'il auroit dû respecter. Mais malheureusement Paris est frivole; ces remarques du moment s'oublient; l'absent infortuné se néglige, l'homme qui prospère en impose par sa présence; le jeu de l'intrigue et de

la méchanceté se soutient, se renouvelle; et bientôt son effet, sans cesse renaissant, efface tout ce qui l'a précédé.

Voilà comment, après m'avoir si long-temps trompé, cet homme enfin quitta pour moi son masque, persuadé que, dans l'état où il avoit amené les choses, il cessoit d'en avoir besoin. Soulagé de la crainte d'être injuste envers ce misérable, je l'abandonnai à son propre cœur, et cessai de penser à lui. Huit jours après avoir reçu cette lettre, je reçus de madame d'Épinay sa réponse, datée de Genève, à ma précédente. (Liasse B, n° 10.) Je compris, au ton qu'elle y prenoit avec moi pour la première de fois de sa vie, que l'un et l'autre, comptant sur le succès de leurs mesures, agissoient de concert, et que, me regardant comme un homme perdu sans ressource, ils se livroient désormais sans risque au plaisir d'achever de m'écraser.

Mon état, en effet, étoit des plus déplorables. Je voyois s'éloigner de moi tous mes amis, sans qu'il me fût possible de savoir ni comment ni pourquoi. Diderot, qui se vantoit de me rester seul, et qui depuis trois mois me promettoit une visite, ne venoit point. L'hiver commençoit à se faire sentir, et avec lui les atteintes de mes maux habituels. Mon tempérament, quoique vigoureux, n'avoit pu soutenir les combats de tant de passions contraires. J'étois dans un épuisement qui ne me laissoit ni force ni courage pour résister à rien. Quand mes engagements, quand

les continuelles représentations de Diderot et de madame d'Houdetot, m'auroient permis en ce moment de quitter l'Ermitage, je ne savois ni où aller, ni comment me traîner. Je restois immobile et stupide, sans pouvoir agir ni penser. La seule idée d'un pas à faire, d'une lettre à écrire, d'un mot à dire, me faisoit frémir. Je ne pouvois cependant laisser la lettre de madame d'Épinay sans réplique, à moins de m'avouer digne des traitements dont elle et son ami m'accabloient. Je pris le parti de lui notifier mes sentiments et mes résolutions, ne doutant pas un moment que, par humanité, par générosité, par bienséance, par les bons sentiments que j'avois cru voir en elle malgré les mauvais, elle ne s'empressât d'y souscrire. Voici ma lettre :

A l'Ermitage, le 23 novembre 1757.

« Si l'on mouroit de douleur, je ne serois pas » en vie. Mais enfin j'ai pris mon parti. L'amitié » est éteinte entre nous, madame; mais celle » qui n'est plus garde encore des droits que je » sais respecter. Je n'ai point oublié vos bontés » pour moi, et vous devez compter de ma part » sur toute la reconnaissance qu'on peut avoir » pour quelqu'un qu'on ne doit plus aimer. » Toute autre explication seroit inutile: j'ai » pour moi ma conscience, et vous renvoie à la » vôtre.

» J'ai voulu quitter l'Ermitage, et je le de-

» vois. Mais on prétend qu'il faut que j'y reste » jusqu'au printemps; et, puisque mes amis le » veulent, j'y resterai jusqu'au printemps, si » vous y consentez. »

Cette lettre écrite et partie, je ne pensai plus qu'à me tranquilliser à l'Ermitage, en y soignant ma santé, tâchant de recouvrer des forces et de prendre des mesures pour en sortir au printemps sans bruit et sans afficher une rupture. Mais ce n'étoit pas là le compte de monsieur Grimm et de madame d'Épinay, comme on verra dans un moment.

Quelques jours après, j'eus enfin le plaisir de recevoir de Diderot cette visite si souvent promise et manquée. Elle ne pouvoit venir plus à propos; c'étoit mon plus ancien ami, c'étoit presque le seul qui me restât: on peut juger du plaisir que j'eus à le voir dans ces circonstances. J'avois le cœur plein, je l'épanchai dans le sien. Je l'éclairai sur beaucoup de faits qu'on lui avoit tus, déguisés, ou supposés. Je lui appris, de tout ce qui s'étoit passé, ce qu'il m'étoit permis de lui dire. Je n'affectai point de lui taire ce qu'il ne savoit que trop, qu'un amour aussi malheureux qu'insensé avoit été l'instrument de ma perte; mais je ne convins jamais que madame d'Houdetot en fût instruite, ou du moins que je le lui eusse déclaré. Je lui parlai des indignes manœuvres de madame d'Épinay pour surprendre les lettres très-innocentes que sa belle-sœur m'écri-

voit. Je voulus qu'il apprît ces détails de la bouche même des personnes que cette dangereuse femme avoit tenté de séduire. Thérèse les lui fit exactement : mais que devins-je quand ce fut le tour de la mère, et que je l'entendis déclarer et soutenir que rien de cela n'étoit à sa connoissance ? Ce furent ses termes, et jamais elle ne s'en départit. Il n'y avoit pas quatre jours qu'elle m'en avoit répété le récit à moi-même, et elle me dément en face de mon ami. Ce trait me parut décisif, et je sentis alors vivement mon imprudence d'avoir gardé si long-temps une pareille femme auprès de moi. Je ne m'étendis point en invectives contre elle ; à peine daignai-je lui dire quelques mots de mépris. Je sentis ce que je devois à la fille, dont l'inébranlable droiture contrastoit avec l'indigne lâcheté de la mère. Mais dès lors mon parti fut pris sur le compte de la vieille, et je n'attendis que le moment de l'exécuter.

Ce moment vint plus tôt que je ne l'avois attendu. Le 10 décembre, je reçus de madame d'Épinay réponse à ma précédente lettre. En voici le contenu (Fasse B, no 11) :

A Genève, le 1^{er} décembre 1757.

« Après vous avoir donné, pendant plusieurs
» années, toutes les marques possibles d'amitié
» et d'intérêt, il ne me reste qu'à vous plaindre.
» Vous êtes bien malheureux. Je désire que votre
» conscience soit aussi tranquille que la mienne.

» Cela pourroit être nécessaire au repos de votre
» vie.

» Puisque vous vouliez quitter l'Ermitage et
» que vous le deviez, je suis étonnée que vos
» amis vous aient retenu. Pour moi, je ne con-
» sulte point les miens sur mes devoirs, et je
» n'ai plus rien à vous dire sur les vôtres. »

Un congé si imprévu, mais si nettement prononcé, ne me laissa pas un instant à balancer. Il falloit sortir sur-le-champ, quelque temps qu'il fût, en quelque état que je fusse, dussé-je coucher dans les bois et sur la neige, dont la terre étoit alors couverte, et quoi que pût dire et faire madame d'Houdetot, car je voulois bien lui complaire en tout, mais non pas jusqu'à l'infamie.

Je me trouvai dans le plus terrible embarras où j'aie été de mes jours : mais ma résolution étoit prise ; je jurai, quoi qu'il arrivât, de ne pas coucher le huitième jour à l'Ermitage. Je me mis en devoir de sortir mes effets, déterminé à les laisser en plein champ plutôt que de ne pas rendre les clefs dans la huitaine : car je voulois surtout que tout fût fait avant qu'on pût écrire à Genève et recevoir réponse. J'étois d'un courage que je ne m'étois jamais senti : toutes mes forces étoient revenues. L'honneur et l'indignation m'en rendirent sur lesquelles madame d'Épinay n'avoit pas compté. La fortune aida mon audace. M. Mathas, procureur

fiscal de M. le prince de Condé, entendit parler de mon embarras. Il me fit offrir une petite maison qu'il avoit à son jardin de Mont-Louis à Montmorency. J'acceptai avec empressement et reconnaissance. Le marché fut bientôt fait ; je fis en hâte acheter quelques meubles pour nous coucher Thérèse et moi. Je fis charrier mes effets à grand'peine et à grands frais : malgré la glace et la neige, mon déménagement fut fait dans deux jours ; et le quinze décembre je rendis les clefs de l'Ermitage, après avoir payé les gages du jardinier, ne pouvant payer mon loyer.

Quant à madame Le Vasseur, je lui déclarai qu'il falloit nous séparer ; sa fille voulut m'ébranler, je fus inflexible. Je la fis partir pour Paris dans la voiture du messager, avec tous les effets et meubles que sa fille et elle avoient en commun. Je lui donnai quelque argent, je m'engageai à lui payer son loyer chez ses enfants ou ailleurs, à pourvoir à sa subsistance autant qu'il me seroit possible, et à ne jamais la laisser manquer de pain, tant que j'en aurois moi-même.

Enfin le surlendemain de mon arrivée à Mont-Louis, j'écrivis à madame d'Épinay la lettre suivante :

A Montmorency, le 17 décembre 1757.

« Rien n'est si simple et si nécessaire, madame,
» que de déloger de votre maison, quand vous
» n'approuvez pas que j'y reste. Sur votre refus

» de consentir que je passasse à l'Ermitage le
» reste de l'hiver, je l'ai donc quitté le quinze
» décembre. Ma destinée étoit d'y entrer malgré
» moi et d'en sortir de même. Je vous remercie
» du séjour que vous m'avez engagé d'y faire,
» et je vous en remerciérois davantage si je l'a-
» vois payé moins cher. Au reste, vous avez
» raison de me trouver malheureux : personne
» au monde ne sait mieux que vous combien je
» dois l'être. Si c'est un malheur de se tromper
» sur le choix de ses amis, c'en est un autre non
» moins cruel de revenir d'une erreur si douce. »

Tel est le narré fidèle de ma demeure à l'Ermitage, et des raisons qui m'en ont fait sortir. Je n'ai pu couper ce récit, et il importoit de le suivre avec la plus grande exactitude, cette époque de ma vie ayant eu sur la suite une influence, qui s'étendra jusqu'à mon dernier jour.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.